



Critique de Thierry Germain

Ainsi selon l'auteur, et si l'on en croit une forte formule énoncée au détour d'un paragraphe en apparence anodin, ainsi donc « ceux qui souffrent le plus sont ceux qui se taisent le mieux ». On pourrait le croire. On se prend à chercher des exemples de cela, pas loin, pas loin du tout même. Et puis, on se dit, comme cela, oui on se dit pourquoi alors, histoire après histoire, pourquoi Géraldine Bouvier a-t-elle réussi à nous démontrer l'exact contraire ?

Géraldine est un être toujours métamorphosé. Elle se fait gommer le visage aux côtés d'Odette et Nicole, fait des ménages pour Anémone, se transforme en infirmière « porteuse d'une mort en bandoulière » pour rencontrer Matthieu, se contente d'être la cousine de la mère du ravisseur de Lisa, est la très fugitive parente du petit Jean lui-même implacable juge de Jean-Claude, conduit saoulé un vélo heurté par une vache sous les tristes fenêtres de Pierre, offre sa chair en pâture à sa fille Anne, n'est que la copine de Jérôme, la première femme de Jean-Charles et une petite vieille rencontrée au hasard d'une promenade par Edmond.

C'est que Géraldine est l'ange de la mort qui s'invite, omniprésente ou fugitive, dans chacun des destins peints par Marc Villemain. C'est elle qui relie dans une même sarabande ces vies estropiées et manifeste par sa seule présence que l'heure est venue du solde des comptes et de l'ultime recherche du sens. Dans une apparente folie, elle est celle qui derrière les lignes du texte noue et dénoue les lignes de vie. Elle se joue de l'étrange pour bâtir du vrai, se saisit du burlesque pour créer de la beauté, se dissout en bizarre pour mieux renaître en larmes, et en vies.

Car l'exercice auquel se livre Marc Villemain est périlleux : on ne convoque pas impunément un tribunal d'enfants, on n'estropie pas les critiques littéraires, on ne joue pas de la fourchette comme d'une arme, on ne réveille pas les jacqueries à la fin du XXème siècle ou on ne rapproche pas victime et bourreau sans risque, et notamment sans s'exposer à la double critique de l'excès et de la caricature. Marc Villemain a délibérément écrit ces textes sur le fil du rasoir, comme en abîme. Ce qui se passe ensuite est affaire de style, et de talent.

En ce qui concerne son style, les critiques déjà parues¹, celle que nous avons eu l'occasion de faire sur son premier livre², la découverte même un peu tardive de son très beau roman³ ou la lecture des textes qu'il donna pendant trois ans à *Esprit critique*⁴ vous diront ce qu'il faut dire.

Pour mesurer son talent, quoi de mieux que de lire ce recueil de nouvelles.

A vous de voir si l'émouvante Cassandra n'est pas fugitivement mais durablement passée du cœur de Georges Sanchez au vôtre ; à vous de savoir si vos larmes auront précédé celles que Félicie n'a pas encore versées, ignorante de ce qui se joue lorsque elle se couche amusée dans une brouette aux côtés de son père ; à vous de connaître ou non l'insondable détresse de Géraldine devant la santé retrouvée de Matthieu, Matthieu dont elle fut pourtant durant de si

longues heures l'inspiratrice de vie.

Voulez-vous mesurer la délicatesse avec laquelle presque toujours l'auteur fait de l'enfance son personnage secret ? Etes-vous curieux de suivre les évolutions de son style de l'une à l'autre de ces vies si différentes ? Souhaitez-vous constater combien est méticuleuse sa reconstitution d'univers si disparates, et comment le seuil de la mort peut avoir des visages aussi dissemblables que l'ultime de la maladie ou le simple fil des jours, sans perdre jamais de force et de noirceur ? Saurez-vous combien il a tracé aux travers de ces « morts qui s'ensuivent » une série de portraits décapants de nos moeurs et de nos temps ?

Comme tous les écrivains du désenchantement, Marc Villemain use de son style pour transcender ces vies et morts successives, et leur donner un sens universel. Comme eux, il fond en un seul bloc la mort et l'existence, et les conduit mêlées dans une fuite aussi burlesque que dramatique, une fuite où l'espoir le dispute au tragique, où l'épopée frôle et remplace sans cesse le néant quotidien, où un inégal combat se joue chaque seconde entre la magie de l'enfance et la douleur du présent.

Comme son personnage Jean-Charles Langlois, Marc Villemain a retrouvé dans la littérature sa cachette d'enfant. Et à l'instar de M.D., seul défunt que Géraldine Bouvier ne visite pas et double évident de l'auteur, « il traverse la vie en s'accrochant à ses arêtes et ne connaît des affects que leur incandescence ». C'est à vous, désormais, de dire s'il fait « une littérature qui ne passera pas l'hiver, et la mort moins encore ».

A moi qui l'ai lu me revient sans cesse une phrase, une remarque qu'il a posée dans son texte et que je lui renvoie comme un espoir ténu, comme un petit signe dans le combat qui est le sien, avec la vie et avec les mots : « Jamais le regard ne se fane, il n'y a que la mort pour arrêter ce cirque, souffler les regards dans leurs gangues de paupières grandes ouvertes ».

Le regard de Marc Villemain n'est pas fané. Allez-y voir.

¹ Sur le site de la librairie Mollat et sur *Le Grognaud* : <http://legrognaud.hautetfort.com/archive/2009/02/20/et-que-morts-s-ensuivent.html>

² *Monsieur Lévy*, Plon, 2003.

³ *Et je dirai au monde toute la haine qu'il m'inspire*, Maren Sell, 2006.

⁴ Voir la bibliothèque d'Esprit critique sur : www.jean-jaures.org